Huitième Année. Mercredi 12 Février 1896 N^lle Série — (VIIe) N° 151.

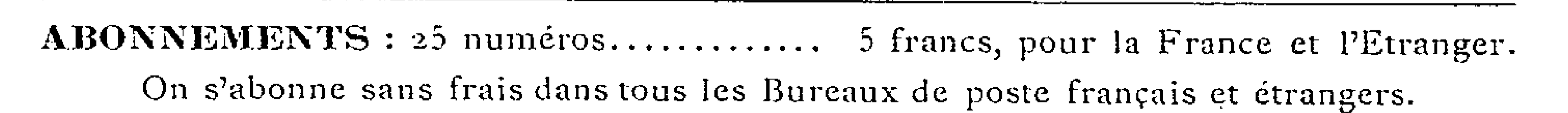
LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR

Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : 25 numéros............ 5 francs, pour la France et l'Etranger.



On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

ADMINISTRATION : NICE, 46, rue de France. — TOURS, 67, rue de l'Alma.

A NOS ABONNÉS



Avec le présent numéro 151, nous commençons une nouvelle série, la VIIe de La Cvriosité. *En conséquence nous prions ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore renouvelé leur abonnement de vouloir adresser à la Direction du journal la somme de* **cinq francs** *pour 25 numéros de 151 à 175.* — **Ceux de nos abonnés qui n'auront pas réglé le 20 février courant, voudront bien accueillir la quittance d'abonnement (majoré de 50 centimes pour frais d'encaissement) que nous leur ferons présenter par la poste.**

PHOTOGRAPHIE DE L'INVISIBLE

Voici un titre qui faisait rire grandement, les savants il y a seulement un ou deux mois, et aujourd'hui, tous les journaux grands ou petits, scientifiques ou non, sont heureux de donner sous ce titre de nombreux articles. Pour nous qui avons toujours cru que l'invisible était ce qui pesait le plus lourdement sur la vie humaine, nous ne sommes pas surpris que la photographie puisse saisir l'invisible ; il y a fort longtemps que nous l'avons dit et écrit, nous avons dit notamment dans notre ouvrage sur la Vivisection, que cette ignominie était complètement inutile, puisqu'un jour viendrait où l'homme pourrait voir dans le corps humain aussi bien et même mieux que dans le cadavre ; donc les crimes de la vivisection étaient absolument inutiles.

Et voici que la très grande découverte du Professeur Röntgen nous donne pleinement raison.

Nos lecteurs ont pu lire dans les journaux quotidiens ce qu'était cette découverte, mais nous allons l'analyser en quelques mots pour ceux de nos lecteurs qui l'ignoreraient encore.

D'après le savant professeur de l'Université de Vurtzbourg, il existerait un nouvel agent conducteur de la lumière, au moyen duquel celle-ci se propagerait aussi bien à travers certains corps opaques solides (bois, chairs, etc.) qu'à travers un corps translucide quelconque. Néanmoins, d'autres corps solides, tels que le métal et les os par exemple ne se laisseraient pas pénétrer par ce nouvel agent lumineux.

Pour arriver à cette découverte vraiment sensationnelle, le savant physicien s'est servi des tubes de verre *dits de Crookes*, c'est-à-dire dans lesquels le vide a été poussé assez loin, pour que ces verres ne contiennent plus que de la *matière radiante*, et c'est dans l'intérieur de ces tubes que M. Röntgen fait passer un courant d'induction et c'est à l'aide de cette lumière électrique prolongée que le savant professeur a pu photographier une série d'objets *invisibles* (même cachés), tels que poids de cuivre, boussole, os de la main, enfermés dans une caisse de bois. Et pour ces photographies pas besoin d'appareils, les plaques au gélatino-bromure enfermées elles-mêmes dans du *papier noir* suffisent.

Ainsi les objets en question sont venus se fixer d'eux-mêmes, quant au bois de la boîte ou de la caisse il n'en reste pas traces ; on dirait que la lumière a passé au travers comme s'il eût été translucide.

Nous avons vu une photographie montrant une main, sur laquelle nous avons pu compter les os des phalanges et des phalangettes et voir clairement les articulations. Sur l'annulaire manque une portion de l'os, à l'endroit où la main portait une bague d'or.

Il n'est pas utile, croyons-nous d'insister longuement sur l'importance d'une pareille découverte, pour en faire comprendre les conséquences qui en dérivent ; elles sont certainement appelées à révolutionner toutes les données de la science et cela dans toutes ses branches ; déjà la chirurgie qui s'est emparée de la découverte et notre ami le Dr Lan-

nelongue a fait dans son service, à l'Hôpital Trousseau une série d'expériences des plus remarquables, à l'aide desquelles il a pu démontrer à l'Académie des Sciences que dans l'ostéomyélite, la destruction de la matière osseuse se fait du centre à la périphérie. — Nous reviendrons très prochainement sur ce sujet en l'étudiant au point de vue psychique, mais ceux de nos lecteurs qui voudraient l'étudier à fond n'auraient qu'à consulter le numéro 2, 30 janvier 1896, de la REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES (1).

ERNEST BOSC.

VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES

DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (2)

XIX

SUR LES ÉLÉMENTALS.

Henry commença ainsi : « Les êtres fluidiques avec lesquels tu m'as vu me débattre, appartiennent à diverses espèces d'élémentals dont quelques-uns sont mêlés invisibles à notre humanité, faisant avec elle commerce d'amitié; elles font aussi un stage préhumain durant lequels elle s'initient à notre double vie matérielle et astrale. Ces embrions d'intelligence et de sensation instinctives s'attachent à l'homme le servent ou le desservent selon l'impulsion première reçue par eux et qui les a en quelque sorte appelés à la vie. Ils partagent comme les éprouvant seuls, les passions bonnes ou mauvaises de l'homme dont ils se sont faits les commensaux. Celui-ci les ignore presque toujours, il y a parmi ces élémentals favorables aux terrestres humains des hiérarchisés comme en toutes classes de productions fluidiques. Il va de soi que les plus développés s'associent aux bons et aux intelligents de notre race. Faute de connaître l'existence de ces créatures semi-intelligentes qui nous entourent, nous les pervertissons par nos pensées mauvaises qu'ils font leurs avec une grande promptitude d'assimilation ; ensuite nous subissons à notre tour leur influence qui nous enveloppe à notre insu et d'autant plus facilement qu'elle revient alimenter le foyer passionnel dont elle est émanée. Beaucoup de ces petits êtres tiennent à la fois de l'homme et de l'animal dans leur forme à peine ébauchée et susceptible de changement selon l'influence absorbée par eux ; en général, ces formes peu définies, mal soudées dans leurs parties constituantes sont plutôt monstruelles qu'agréables à voir et ce qui augmente la frayeur des voyants inconscients ou des fous qui les aperçoivent, c'est que ces élémentals peuvent selon leur fugace sensation instinctive et sous les poussées des effluves passionnels humains grandir ou diminuer instantanément leur plastique enveloppe ; de plus, comme ces petits astraux se groupent toujours entre eux ils produisent des assemblages de figures effrayantes. Ceux qui les voyant les redoutent, sont assurés de les revoir souvent dans tous les sentiments qui amoindrissent l'humain. L'élémental triomphe, il absorbe le courant magnétique humain et arrive jusqu'à faire de son supérieur, de son maître, un prisonnier en cellule, à qui rien ne peut plus parvenir, qu'à travers ses bourreaux aussi lâches que cruels, lorsqu'ils sont devenus dominateurs. Or donc mon cher Robert, qu'il survient un orage, ces petits candidats à l'humanité deviennent extrêmement tremblants et humbles; bien plus sensibles que nous encore, aux effets de l'électricité, dont leur chétive enveloppe est fréquemment détruite, il s'ensuit qu'entendant le grondement du tonnerre, ils accourent en masse se blottir dans les demeures des humains, où ils sont plus en sûreté. Ces êtres sont déjà (je ne parle que de certaines espèces) imbus des idées matérielles ; ils ne sauraient pénétrer dans une maison autrement que par une issue ouverte : porte, fenêtre, lucarne, voire même par les ouvertures appelées chatières, qui n'ont pas plus de vingt centimètres carrés de côté. — Il est bon de ne pas laisser agglomérer chez soi, un grand nombre de ces astraux, toujours disposés à élire domicile où ils se trouvent bien, il est donc absolument prudent d'empêcher leur invasion chez soi en fermant toutes les ouvertures au premier coup de foudre, il a y également un autre genre de visiteurs, les jours d'orage, encore plus dangereux et dont les émanations sont nuisibles à la santé ; ce sont les élémentaires morts récemment, dont la forme astrale est semi-animale. Ce sont des personnalités dégoutantes qui transsudent le vice et qui elles aussi, souffrent horriblement des décharges électriques qui sillonnent l'atmosphère ; ils sont en quelque sorte lacérés par des

(1) On peut se procurer ce numéro moyennant 1 fr. 25, chez Georges Carré, éditeur, 3, rue Racine, Paris; l'abonnement à la *Revue* est de 20 fr. par an pour Paris, 22 fr. pour la Province (24 numéros par an).

(1) Voir les nos 141 à 150.

brûlures plus ou moins vives ; et comme la plupart ne se croient pas morts, ils se réfugient à la hâte où ils peuvent. Tout à l'heure j'ai été entouré d'élémentaires et de plusieurs de ces larves hideuses, à l'haleine méphétique ; j'en ai forcément blessé quelques-unes pour me dégager.

— Voilà mon ami, une instruction qui te sera utile, je veux dans les quelques jours qui nous sont accordés de nous voir encore, sans obstacles, te donner le plus de notions possibles sur la sphère immédiate qui entoure notre globe, que tu dois seul un jour parcourir en dégagement astral pour t'instruire et devenir ainsi que je te l'ai déjà dit l'auxiliaire des grandes âmes, des *Fils de lumière*.

Un éclair illumina l'horizon suivi immédiatement d'un formidable coup de tonnerre. Je vis alors en face de nous des grappes d'êtres hideux qui roulaient les uns sur les autres pour arriver plus vite à entrer dans un grenier, dont la fenêtre était restée ouverte. Et plus mon regard s'intensifiait, plus je voyais au loin la répétition de ce qui se passait près de nous ! Enfin, je vis un gros chien, qui courait hurlant ; il était absolument recouvert de petits êtres minuscules qui grouillaient en s'accrochant à sa peau.

— Ah ! mon Dieu, dis-je à Henry, je sens que ma vue interne se développe à un degré que je n'aurai jamais pu soupçonner ; mais je t'avoue que si je n'avais pas le pouvoir de diminuer à volonté sa puissance, je m'estimerai le plus malheureux des hommes !

— Pourquoi, cher Robert ! On s'habitue à tous les spectacles et celui-ci finira par ne plus t'étonner ; seulement connaissant les précautions à employer pour te préserver, tu en feras usage, tu pourras alors à leur insu protéger aussi tes frères ignorants, d'ailleurs tes yeux internes une fois exercés, te permettront de voir aussi souvent que tu le voudras les ravissantes créations astrales, qui bien qu'illusoires sont un champ d'observation et d'étude curieux pour l'étudiant. — Je veux te donner aussi quelques renseignements supplémentaires sur notre protection donnée à Francine.

XX

FRANCINE

M. Moutet en sortant de chez les Barrals a pris le bras de sa fille sous le sien et d'une voix paternelle, qu'il rendait aussi douce que possible : « Ma Francine, j'ai vu ta mère la nuit dernière : elle m'a fait comprendre, qu'un danger te menaçait ; voici maintenant, qu'un bon Esprit envoyé par elle, sans doute, vient de me donner par l'écriture directe incontestable, puisque, nous avons tous vu la main lumineuse écrire quelques mots ; elle vient, dis-je, de m'avertir de nouveau à ce sujet. Il faut que je lui obéisse ! A ton âge, Francine, le malheur vient souvent sous la forme d'un galant, indigne de devenir un époux. Il est alors un vil séducteur qui joue la plus infâme des comédies...

Francine était palpitante ; le bon greffier sentit qu'il était sur la piste.

— Oui, ma fille, et je crois que c'est bien là le malheur que ta pauvre mère prévoit pour toi...

Après une une courte pause, M. Moutet reprit : — Dans notre rue déserte, peu de promeneurs élégants se rencontrent, pourtant, voici deux jours que j'y remarque à plusieurs reprises un libertin fort connu chez les gens de mauvaise vie, qui a nom Laverdette.

— Il s'appelle Laverdette ! dit étourdiment Francine.

Le père en homme qui connaît les finesses des juges instructeurs sembla n'avoir pas fait attention à cette exclamation de sa fille ; mais cette fois sûr d'avoir mis la main sur la proie, il dit simplement :

— Comme tu es la seule jolie fille de notre petite rue, je crains que cet odieux débauché n'ait jeté les yeux sur toi, non certes dans un motif honnête, il vise à une dot énorme pour satisfaire sa passion du jeu, mais ce serait donc pour troubler ton cœur ignorant et se jouer de ta crédulité.

Francine se jeta en pleurant au cou de son père.

— Ne pleure pas, fille bien-aimée, là-haut, dit-il, en montrant le ciel, et ici-bas, on veille sur toi, mon petit ange. — Demain tu feras ta malle et la mienne et je t'accompagnerai à Bordeaux chez ta grand'mère, où tu passeras deux ou trois mois. Je viendrai t'y reprendre, nous aurons là plusieurs amis spirites qui te feront fête, comme bonne fille et comme excellent médium.

— Je quittais M. et Mlle Moutet très satisfait, dit Henry, d'avoir enlevé aux infernaux la proie convoitée, et surtout d'avoir donné une leçon à cet abominable coquin de Laverdette.

— Je comprends mon ami, tout le bien occulte que peuvent faire les invisibles, sans toutefois empêcher le jeu du libre arbître, seule cause d'évolution pour les incarnés.

XXI

ZÉLIE ET SA FAMILLE

— Je connais, reprit Henry, l'emploi de ta journée, nous allons en causer. D'abord, tu as revu la jolie Zélie que tu traites en ton cœur de vipère ; certes, tu n'as pas absolument tort, cependant, je vais t'étonner en t'apprennant que cette femme aussi perverse que tu la connais est en ascension, en progrès.

— Je fis un signe de dénégation.

— Oui, reprit Henry, cette femme est en voie ascendante, bien que tu puisses en douter. En voici l'explication: Dans les réincarnations précédentes, son ego réincarnateur n'a pu dans les diverses personnalités qu'il a produit atteindre au développement du sens moral ; encore dans cette dernière renaissance de Zélie, il est à peine ébauché. Si la pauvre créature fut tombée dans un milieu plus élevé en moralité, elle eût pu devenir, si non une personne d'une irréprochable pureté de mœurs, du moins, devenir ce que sont la moyenne des personnes de son sexe, bataillant plus ou moins contre leurs mauvais penchants et les excitations de la société, faisant parfois des chutes qui leur causent de sincères remords, ce qui est déjà un acheminement vers la victoire complète. Ici mon cher Robert, nous devons reconnaître que ce milieu peu honnête, empêchant la personnalité de Zélie de réaliser un sensible progrès est l'œuvre commune à toute la race passée et présente sur la terre, donc Zélie, comme ses pareilles sont déchargées d'une partie de leur responsabilité. — Cette jolie perverse depuis plusieurs siècles a appartenu plus ou moins au vice reconnu et enrégimenté, subissant toutes les conséquences ignomineuses de l'existence des filles de plaisir... Enfin, dans l'incarnation précédente à celle-ci, Zélie fut dans le milieu impur, où elle vécut dans un âge même avancé pour ce genre de créature, assez bonne ; si elle ruina sans même y songer, plusieurs de ses amis, elle sut un jour donner tout ce qu'elle possédait pour sauver l'honneur d'un tout jeune fils de famille, qui était tombé dans ses filets, bien qu'elle fût déjà un peu mûre.

Elle fut touchée un instant de la détresse de ce jeune homme et donna, sans en rien conserver, ses biens mal acquis. Le jeune homme l'oublia, il fut pire qu'elle, il fut ingrat... Elle continua parmi la classe ouvrière la vie que sa beauté fânée ne lui permettait plus de mener dans la classe riche ; elle souffrit beaucoup et eut le mérite de ne jamais reprocher, même dans sa pensée, l'ingratitude commise par celui pour qui, elle avait senti une fois dans sa misérable existence battre son cœur ! Elle finit, comme la plupart de ses pareilles, rongée d'un mal affreux sur un lit d'hospice. Là de pieuses filles de Saint-Vincent de-Paul, lui versèrent du baume dans le cœur ; elle quitta la terre résignée. On lui avait fait comprendre que le Divin Maître aurait pour elle de l'indulgence et la traiterait avec miséricorde, qu'il l'aimerait certainement, si elle l'aimait, et la pauvre Estelle (on la nommait ainsi) vit Jésus sous la forme du cher ingrat, revenant à elle... aussi mourut-elle doucement en baisant le crucifix que lui tendit la religieuse.

Lorsque son esprit, après très-peu de temps de repos, demanda à revenir sur la terre, il fut conseillé par un guide approprié à son élévation spirituelle. Zélie aimait trop la beauté pour avoir la sagesse d'y renoncer, et cette pierre d'achoppement, elle ne sut pas s'en décharger... Le choix d'une famille est toujours très-difficile pour l'esprit ; il ne peut faire son choix, que parmi, celles qui possédent les mêmes affinités morales et intellectuelles, ou tout au moins plusieurs points de contact ou d'attractivité ; ce fut très-long ; enfin elle devint la fille de M. Berthier, un industriel de famille honnête ayant une fortune bien assise. Sa mère fille d'officier supérieur était presque pauvre, mais fort instruite ; elle avait été élevée à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis ; très-jolie, possédant une fort belle voix, elle était également excellente musicienne. Zélie naquit troisième fille de M. Berthier ; elle fut aussi jolie que ses sœurs, bien que différant d'elles par son genre de beauté. Ces demoiselles reçurent une instruction excellente et une éducation parfaite.

La mère perdit son mari, qui succomba à la suite de la perte totale de sa fortune ; il ne fut qu'imprudent en voulant spéculer ; mais il laissa sa femme et ses enfants dans un état voisin de la misère ; Mme Berthier était une femme de tête et de peu de préjugés ; elle donna à entendre autour d'elle, qu'après la liquidation des affaires de son mari, il lui resterait encore assez de fortune pour constituer une petite dot à chacune de ses filles. Presque rien ne fut changé dans la vie apparente ou extérieure de la famille ; mais une économie d'une incroyable rigueur fut établie dans la maison, qui sous prétexte de deuil resta une année fermée aux connaissances ; on loua meublées, les chambres du second et l'on se contenta d'une petite bonne campagnarde, qui ne sortait jamais seule ; les jeunes filles s'exerçaient

dans les arts d'agrément où elles excellaient déjà, comme quand on travaille pour vivre. — Dès que le grand deuil fut passé, Mme Berthier rouvrit son salon aux *Intimes*, et ils étaient nombreux. Ses trois filles qu'on appelait, les *Trois-Grâces* en étaient l'attraction principale, puis on faisait de la bonne musique. — Dans ce luxe tout de surface, on achevait de manger le petit capital laissé en réalité par le père. — Mais il fallait se hâter de trouver des gendres, d'autant que c'était sur eux que la mère comptait pour vivre avec le produit de sa petite maison. Comme il y avait beaucoup d'adorateurs et point de prétendants, Mme Berthier en femme habile, pensa que tout moyen était plausible pour en dénicher, aussi s'en ouvrit-elle aux deux ainées; jugeant inutile d'en parler à Zélie, plus jeune de sept ans que la cadette. — Pour l'aînée, Frida, belle brune, pastellant assez artistiquement, il fut décidé qu'on viserait un gentilhomme campagnard riche, faisant lui même d'assez mauvaises peintures et se donnant pour grand connaisseur ; il vivait dans sa terre l'été, avec sa mère et l'hiver à T... dans sa maison proche de Mme Berthier. — Ce vieux célibataire, touchant à la quarantaine, vivait familièrement chez les Berthier ; Mlle Frida avait à tout propos besoin de ses conseils. — Un jour Mme Berthier ouvrit étourdiment la porte de la chambre de Frida, à l'amateur pour lui montrer la dernière production de sa fille ; tout avait été prévu.... La belle jeune fille à demi-nue, jeta un cri, en s'enveloppant dans les rideaux de son lit et cela si naturellement que le gentilhomme fut aussi charmé que surpris... Malgré sa mère et l'aveu larmoyant de Frida de l'absence de toute dot, notre campagnard l'épousa deux mois après... et il est dit-on, heureux de son sort.

Et d'une de casée.

Edwige la cadette, dont le genre de beauté a la gamme angélique, est certainement la plus rusée c'est celle aussi, qui est la plus chère à sa mère. Elle-même trouva le stratagème pour pêcher un mari... *rara avis* pour une fille sans dot.

XXII

LE CHIRURGIEN MAXENCE

Tu connais, mon cher Robert, au moins de réputation, le chirurgien Maxence, qui depuis deux ans environ, s'est fixé à T... Il a quitté le service militaire pour se consacrer à la chirurgie civile ; il a même obtenu quelque succès à T... dans de difficiles opérations, qu'il a su du reste faire valoir lui-même, soutenu par le docteur Tripart de Boisjoly, qui tu le sais, n'est pas un protecteur honorable ; mais personne n'est aussi bien renseigné que nous ! — On ne sait trop d'où vient Maxence. Voici en deux mots son histoire : Né d'une femme de chambre et d'un très-jeune châtelain des environs, il fut après rétribution, enlevé à sa mère dont on surveilla les couches, puis envoyé dans une famille pauvre qui l'éleva jusqu'à l'âge de sept ans, puis il leur fut enlevé et emmené bien loin et mis dans une institution religieuse. Il reçut une bonne éducation et instruction, choisit la carrière de chirurgien. Un vieux notaire fournit toujours à ses besoins,ainsi qu'à l'argent nécessaire à ses études.Il fit en vain des efforts pour obtenir des renseignements sur les auteurs de ses jours.

Dès qu'il fut à même de se suffire à lui-même, les secours cessèrent subitement. Sa nature méchante et vicieuse s'envenima encore de ce rejet de sa famille qu'il soupçonnait riche, aussi dans le fond de son être, jura-t-il une haine aigüe contre les heureux de ce monde. Il vint en garnison à T... peu de temps après son arrivée dans notre ville, son ancien correspondant lui écrivit, pour lui annoncer la mort de la personne charitable qui avait jusqu'alors subvenu à ses besoins. Il lui annonça en outre, que cette personne en mourant lui avait laissé un petit capital de 25.000 francs. — Maxence, tout en maudissant le donateur fut heureux de son don. Il démissionna immédiatement et avec son petit capital, il loua une petite maison dans laquelle il installa un élégant cabinet de consultations. Il est habile comme opérateur et plus habile encore, comme homme d'affaires aussi. Avec Tripart ils se préparent mutuellement des opérations. Bref, Maxence qui est absolument athée et matérialiste convaincu, garde ses convictions en poche ; il se montre à propos dans les églises, à la messe des paresseux, ainsi qu'on appelle la messe de midi, celle où les élégants et élégantes sont convenus de se rencontrer pour les besoins de leurs petites affaires. Là tu le sais, se font pas mal de signes et d'engagements pour la journée. Mme Berthier n'a garde de manquer cette occasion propice de mettre en évidence ses filles, les désignant en même temps comme très-religieuses. — Edwige avait remarqué le jeune chirurgien,et celui ci, bien qu'affectant de ne pas s'occuper des dames, afin de ne pas donner ombrage aux maris, avait lui aussi admiré la jeune fille ; mais c'était en vain que celle-ci et sa mère avaient tenté de le retrouver ailleurs qu'à la messe.

Le jeune chirurgien était dit-on toujours occupé ou préoccupé de sa nombreuse clientèle. C'était ce que disait partout Boisjoly, ajoutant même, que c'était une bonne fortune que T... possédât un tel opérateur, un praticien si distingué, qu'on ne pourrait trouver son pareil que dans la capitale, etc., etc. — Mlle Berthier eut le malheur de se donner une forte entorse au pied gauche en glissant sur une marche usée de l'escalier de la cave, où elle était allé chercher des provisions. La mère qui l'aimait et redoutait la moindre détérioration physique pour sa fille fut très alarmée de cet accident.

— Nous allons envoyer chercher le docteur Marmon dit-elle aussitôt.

— Non, dit Edwige, c'est Maxence qu'il faut envoyer chercher... laisse-moi faire !

La mère applaudit, elle venait de reconnaître en Edwige sa propre habileté.

Malgré sa vive souffrance, Mlle Berthier fit une minutieuse toilette, qu'elle chifonna après, très-artistement et allongée sur une chaise longue, son pied mignon déchaussé et posé sur un coussin de peluche vert d'eau, ses magnifiques cheveux noirs échappés au peigne lui faisaient comme une sorte d'auréole autour de son angélique visage, légèrement pâli.

Maxence accourut, heureux en lui-même d'approcher de près la jolie fille.

Dès son entrée, il fut ébloui par cette mise en scène, habilement ménagée et qu'il ne soupçonnait pas préparée ; aussi fut-il absolument dupe, tout d'abord ; et lui, pourtant si maître de ses sensations, trahit son émotion. Edwige vit sur le champ qu'elle avait réussi au-delà de ses espérances. Mme Berthier, sous le prétexte très-plausible du reste, de rechercher divers objets demandés par le jeune chirurgien, laissa assez longtemps sa fille en tête à tête avec lui. La belle fille exagéra beaucoup son mal, mais enfin elle en avait réellement assez pour très bien jouer son rôle. Ainsi le moindre mouvement la faisait pousser des cris ; elle se convulsionnait, alors sa jolie jambe se découvrait et il fallut même un moment que le jeune chirurgien la prit sous les bras pour la replacer commodément sur l'oreiller, d'où ses contorsions l'avaient fait glisser.

Les yeux d'Edwige ensorcellèrent le jeune homme; vu de si près ils l'enchaînèrent. Il revint bien souvent vers sa malade, elle souffrait d'ici, elle souffrait de là, la douleur de l'entorse remontait jusqu'aux hanches, cela n'en finissait plus, malgré les soins assidus du savant chirurgien. Enfin, celui-ci reconnut l'habileté de Mlle Berthier, profitant de la circonstance pour le rapprocher d'elle. Il ne l'en aima que davantage ; peu à peu, il constata que cette angélique beauté, n'était qu'un démon femelle, la seule digne de son cœur. Avec elle, il pourrait faire tout le mal que sa nature considérait comme de justes représailles contre cette société marâtre, dans laquelle il n'était entré qu'en bâtard...

— Tu sauras peut-être un jour, mon bon ami, ce qu'est actuellement ce ménage... il est curieux à plus d'un titre.

— A présent tu juges de la famille de Zélie. Celle-ci restée seule, la dernière avec sa mère fut très mal menée par elle. Cette enfant avait été cause des seuls ennuis qu'elle eut jamais eu avec feu son mari, qui soupçonnait avec raison que la fillette n'était pas née de ses œuvres, mais de celles d'un beau baryton qui passant la saison théâtrale à T... eut un jour l'occasion de chanter dans un salon avec Mme Berthier. L'artiste fut tellement émerveillé de son talent de cantatrice, qu'il demanda et obtint facilement (cela se comprend) de donner quelques leçons à Mme Berthier pour perfectionner sa méthode. De plus, quand Zélie vint au monde, sa mère fut gravement malade des suites de ses couches et perdit presque toute sa belle chevelure noire dont elle était si fière, beauté du reste, qui avait été pour M. Berthier, l'appât tentateur faisant fermer les yeux sur la pauvreté de la fiancée.

Bien que Zélie fut la moins chère de ses enfants Mme Berthier comptait bien cependant lui dénicher à elle aussi un mari convenable ; mais comme la petite était encore bien jeune et fort mignonne pour son âge, il n'était pas nécessaire de se presser et de brûler la poudre aux moineaux avant l'heure, d'autant qu'elle se faisait de plus en plus rare au logis !

Zélie souffrait donc beaucoup de toutes façons en attendant le moment où Mme sa Mère jugerait l'instant propice pour la mettre en évidence. Sauf pour le chant, elle ne donnait pas d'autres professeurs à sa fille, Mlle Zélie étant le produit de deux excellents chanteurs tenait de race ; elle a tu le sais, la plus merveilleuse facilité à rendre les effets les plus difficiles des maîtres modernes qui certes, ne négligent aucune occasion de fatiguer outre mesure, et cela sans profit pour l'art, les voix de leurs interprètes.

La petite futée trouvait le temps bien long auprès de sa maussade mère que les privations et la gêne même commençaient à lasser ; aussi notre jeune fille forma un plan et attendit le jour propice à son exécution. Elle choisit pour vic-

time Ninus Delmart, non par préférence, mais uniquement, parce qu'elle l'avait sous la main. Ce juge d'instruction déjà mûr habitait dans la maison de Berthier un appartement qu'il avait très richement meublé,

A ce moment de son récit,Henry s'arrêta, sembla écouter, puis disparut. Je fus très étonné, mais j'entendis alors du bruit dans la maison, à l'étage supérieur, enfin le pas de la cuisinière dans l'escalier. J'allais ouvrir la porte.

— Qu'y a t-il dis-je à Clorinde ?

— Ah ! ah ! M. Robert, c'est ce pauvre Gilbert qui a une espèce de chaud et froid, peut-être une indigestion, je ne sais, mais il souffre beaucoup; il ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, il a la fièvre. Je vais chercher le médecin.

— Henry reparut : « Gilbert a une indigestion tout simplement, indigestion causée d'abord par la frayeur, ensuite, il est allé court vêtu fermer les fenêtres des greniers, il a pris froid. Il est réellement malade, car il n'est plus jeune le brave homme; tiens, donne-moi, un verre d'eau, je vais le magnétiser, tu y ajouteras une demi cuillerée à café, d'ether que tu as là, un morceau de sucre et tu iras lui faire boire en lui disant que c'est une potion préparée pour son cas spécial, que tu en a toujours en réserve chez toi. J'ai précipité dans cette boisson le remède qu'il faut à ton vieux serviteur ; elle le guérira, sois-en persuadé toi-même ; inutile de déranger Marmon. — Adieu, mon cher Robert à demain la suite de mon récit. Viens me prendre sur les allées, je t'attendrai en face le théâtre.

Nous nous quittâmes.

Gilbert fut rassuré, rien qu'à me voir il but religieusement la potion et une heure après, tout reposait chez nous.

XXIII

PSYCHOLOGIE ET MAGIE

Comme de coutume depuis mes dégagements conscients, je dormis d'un profond sommeil réparateur sans aucune souvenance au réveil de ce qu'avait fait mon âme durant ce laps de temps. Il me fut expliqué plus tard par mon ami que ces heures dont ma mémoire ne conservait aucun vestige de réminiscence étaient celles où mon *Ego* supérieur, mon esprit (donc mon moi réel), illuminait mon âme spirituelle ou *Individualité*, ce qui en nous ne meurt, ni ne change jamais, ce qui est immortellement le véhicule et la manifestation potentielle de notre essence divine différenciée de la cause première émanatrice.

C'est donc, dans ces heures de repos complet de notre première enveloppe ou corps physique que nous pouvons seulement nous unir ou mieux recevoir le reflet céleste de notre moi divin. Lorsque le corps est souffrant, agité par une cause quelconque, il empêche l'âme de s'élever dans le milieu où s'opère sa jonction avec son Ego, lequel de par sa nature ne peut que l'inciter à venir à lui, dans la mesure de sa propension d'amour et d'intelligence ; si les attractions se multiplient, l'âme arrive même dans l'état de veille à recevoir une sensation délicieuse bien que forcément atténuée de son Ego divin.

Les soucis, et douleurs morales nuisent également à l'élévation de notre âme durant le sommeil, elle demeure dans ce cas dans les régions astrales qui avoisinent la surface de la Planète. Ces plans d'existence, bien que différents de la vie terrestre ont selon leur altitude des similitudes avec la vie incorporée, aussi le rêve et le songe laissent-ils des traces dans l'organisme fluidique, lequel communique ses souvenirs avec plus ou moins de lucidité à l'appareil cérébral physique.

Par l'explication qui précède j'observais, et me rendis compte clairement que malgré cette absence de souvenir, je me sentais chaque jour à mon réveil plus fort et plus lucide cérébralement; j'avais au cœur une douce joie, un calme ainsi qu'un sentiment de certitude dans la marche de mes études qui m'étonnaient chaque jour d'avantage ; j'étais semblable à un inventeur qui vient de voir la réalisation de la théorie de ses inventions ; d'un penseur qui a vu et touché la manifestation objective de ses hardies hypothèses qui lui semblaient à lui même voisines de l'impossible. Ce sentiment éprouvé après ces repos profonds et que je ne puis mieux définir, mais que ceux qui savent penser et méditer sur l'état psychique, pourront saisir, murissaient mon caractère, et de fait, il me paraissait acquérir une année en une nuit. Mes sens matériels subissant l'influence prépondérante de l'âme, devenaient graduellement les serviteurs de celle-ci, au lieu de lui faire obstacle comme autrefois, en sorte qu'en pleine veille, je participais souvent aux avantages de la vie astrale.

En revoyant ma famille, j'appris une triste nouvelle. Le père de Thérèse venait d'être frappé soudainement d'un mal inconnu ; après une attaque nerveuse des plus singulières tenant des symptômes tétaniques, dont Marmon, avait par

ses soins intelligents arrêté les effets mortels, le pauvre M. Fontaine était resté paralysé de la langue et de la partie inférieure du côté droit.

Mon père appelé en toute hâte auprès de cet ami, n'était revenu qu'un instant à la maison, pour nous faire part de ce triste évènement. Ma mère et ma sœur allèrent chercher Thérèse au Couvent, afin de la préparer doucement à revenir auprès de son père. L'horreur de la crise aiguë était passée. Je fus bouleversé de voir si vite mises en œuvres les résolutions des Ardols car je ne doutais pas un seul instant qu'ils ne fussent les promoteurs de la maladie de M. Fontaine. Je frémis de ne pouvoir exercer aucun moyen de repression sur ces montres. Toutefois, m'habillant à la hâte sans céder aux instances affectueuses du bon Gilbert, reconnaissant outre mesure des secours que je lui avais donné la nuit, de prendre au moins une tasse de lait chaud, je me rendis presque en courant à l'hôtel Fontaine.

J'y trouvais Marmon debout auprès du fauteuil dans lequel M. Fontaine livide, était renversé inerte la bouche ouverte, les yeux glauques légèrement révulsés, les bras pendants et les paumes de la main retournées, les doigts écartés, comme on le remarque chez les idiots. Au reste, c'est la première pensée qui me vint en voyant le pauvre Augustin. C'est que sa raison l'avait abondonné et que la partie purement animale de l'âme était seule désormais à régir toute la personnalité.

J'avais les yeux pleins de larmes mais c'était surtout la colère contre les hauts malfaiteurs échappant à la justice humaine qui les faisaient couler. Ces malfaiteurs qui avaient œuvré dans l'ombre, le malheur d'un être inoffensif, plutôt bon, malgré ses nombreux défauts. Marmon me serra la main, mon émotion lui fit plaisir, il m'attira dans l'embrasure de la fenêtre loin du malade.

Robert mon ami, me dit-il, ma science est vaine, j'ai beau chercher à comprendre, je ne dicerne rien de ce qui a pu provoquer cette crise ; de vagues soupçons s'agitent en moi...

Et appuyant sur ces derniers mots, le Docteur m'interrogea du regard pour juger de l'impression que me faisaient ses paroles.

— Je partage en partie votre opinion, cher Docteur, dis-je prudemment, mais n'est-il donc pas possible que la nature produise d'elle-même ces accidents ? D'ailleurs qui pourrait et comment accomplir un tel crime ?

— Il faudrait être un démon, et Dieu merci, ils sont rares sur terre.

Le bon et excellent Marmon trompé par mon interrogation haussa les épaules et portant sa main à son large front, comme pour y refouler des souvenirs pénibles, ainsi que je lui avais vu faire, lors de notre visite nocturne, ajouta, d'une voix pleine d'amertume : Ah ! mon cher Robert, si tu avais devant toi, une longue carrière de médecin, tu saurais que les âmes démoniaques sont plus nombreuses dans l'humanité, que tu ne le supposes et que parfois l'intérêt pécunier qui les pousse à faire le mal n'est que secondaire ; faire souffrir, porter la désolation de toute manière autour d'elles, est la volupté intime de ces âmes diaboliques ; et Marmon se retourna pour aller tâter le pouls de son malade, je lui pris le bras.

— Mais cher docteur, lui dis-je, si vous supposez que notre ami soit victime d'une de ces personnalités démoniaques en quelque sorte du crime, pourquoi ne chercherions-nous pas ensemble à trouver les coupables ; commençons une enquête sans en rien dire à personne.

Le Docteur branla la tête avec découragement: — Impossible, mon ami... j'ai vainement essayé dans de pareilles circonstances ; *tout* et *tous* sont contre les *faiseurs de lumière !* Dans ces cloaques d'infamie, on réussirait peut-être à faire la clarté, en s'exposant soi-même aux vengeances de ces criminels, mais cela encore en pure perte, car découvrir leur agissements à la foule stupide, qui les honore parfois pour leur vertus feintes habilement, serait s'exposer à son jugement presque toujours erronné !

Je n'insistais pas, l'expérience des hommes, qu'avait faite le docteur était juste ; d'ailleurs le bruit d'une voiture s'arrêtant devant l'hôtel, me fit regarder à travers les rideaux entr'ouverts, je vis ma mère et ma sœur descendre de voiture, puis, Thérèse pâle, soutenue dans leurs bras. Je fis un signe d'adieu à Marmon et je me retirai promptement pour n'être pas présent à la scène douloureuse qui allait se passer.

J'allais trouver Ludovic, il connaissait déjà la triste nouvelle ; Mme de Montzag qui se trouvait au salon avec son fils me pressa de questions sur le malade. Ce n'était point une vaine curiosité qui la faisait me demander des détails précis, mais une charité sincère ne cherchant à connaître que pour trouver plus sûrement le moyen d'être utile.

(A suivre). M. A. B.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc